

---

## MIRABILE, Françoise

### Les Juifs d'Istanbul

#### Découverte d'une communauté ancestrale

Depuis 1987, c'est la troisième fois que je me trouve réinstallée à Istanbul pour y travailler. Le premier séjour fut l'occasion de découvrir l'incroyable diversité des communautés qui vivent dans cette cité toute empreinte d'histoire.



*Vue sur la Corne d'Or et la Tour Galata depuis Balat*

La chrétienne catholique que j'étais découvrit là trente-cinq Eglises différentes, des communautés de Grecs, d'Arméniens orthodoxes<sup>1</sup>, de catholiques et de protestants, de Chaldéens alors sur les routes d'un long exode depuis le sud est de la Turquie (autour de Mardin, Mydiat ...), en passant par Istanbul pour parfois émigrer jusqu'en Suède ou en France<sup>2</sup>, les Syriaques et encore tant d'autres. Je fréquentais assidûment l'Eglise orthodoxe arménienne pendant ces cinq premières années de séjour. J'aimais la liturgie, les voix graves et puissantes de la chorale, l'accueil chaleureux que Nişan, un Arménien émigré de Russie dont le livre de chevet était *Le Pèlerin* russe, réservait toujours à ma petite famille. J'étais fascinée en observant cet intense espace de socialisation qui se déployait et dont le centre était l'Eglise. Je découvrais ce qu'était une communauté minoritaire dans un Etat laïc, la Turquie, qui n'avait pu se

---

1 Les Arméniens orthodoxes sont appelés par les Latins grégoriens ; quant à eux, ils ne reconnaissent pas cette dénomination récente, le mot orthodoxe dénote leur ancienneté, égale à celle des Byzantins orthodoxes.

2 Notamment à Sarcelles dans la banlieue nord de Paris où a été construite une grande église chaldéenne.

---

résoudre à abolir complètement dans ses gestes quotidiens la *dhimmitude*, ce statut particulier réservé aux minorités religieuses dans les pays islamiques, qui à la fois protégeait les minoritaires et les stigmatisait, en faisant d'eux d'éternels citoyens de seconde zone. Venant de France, je connaissais des phénomènes comme le racisme, l'exclusion économique, sociale, mais certainement pas ce type de rapports qui liait un peuple gouvernant des minorités qui coexistaient sur la même terre depuis aussi longtemps, voire plus longtemps que leurs dirigeants. Ni les réformes abolissant officiellement la *dhimmitude* en 1856, ni la Constitution de la République turque fondée par Mustafa Kemal Atatürk ne vinrent à bout des traditions. A y regarder de près, je restai frappée par les contradictions de l'Histoire : des tentatives réitérées d'intégrer un modèle moderne de citoyenneté dont la clé de voûte était l'égalité des droits, et la constatation que cette République s'était de fait établie sur l'identité entre le Turc et le Musulman, rejetant sans appel tous les non Musulmans dans une zone de tolérance fragile, exerçant sur eux une pression non dite, les réduisant à une non existence politique, les obligeant à éternellement complaire au pouvoir en place pour acheter leur droit de vivre sur une terre que leurs ancêtres habitaient depuis toujours.

Toutes ces découvertes furent bien assez pour couvrir ces cinq années alors que nos pas nous menaient ailleurs dans le vaste monde.

Sur la route itinérante des épopées du monde qu'étudiait mon mari, nous quittâmes la Turquie pour l'Inde, puis la Chine, et ce n'est que treize ans plus tard, en 2005, que je revins à Istanbul. Entre-temps, j'avais commencé des études d'hébreu, de pensée et d'Histoire juives. Ce faisant, mon regard adopta le point de vue de minorité juive. Ce point de vue marginal me révélait toute une autre face de l'Histoire, et de ma religion, le catholicisme. Pendant ces années, l'interreligieux, le « vivre-ensemble » étaient devenus à la mode, du fait du resurgissement des revendications communautaires en France dues à l'exclusion sociale d'un certain pourcentage de la population issue de l'immigration (environ 10%), à leurs difficultés d'intégration. La Révolution Française pensait avoir débarrassé le monde de ces problématiques « arriérées », réduit les conflits à des luttes de classes, des idéologies nationalistes. Et l'on découvrait soudain, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle que l'identité religieuse n'était qu'en sommeil, mais certainement pas effacée. Ainsi les juifs avaient payé fort cher en Europe leur particularité religieuse (ghettos, expulsions, persécutions, pogroms ...), le point culminant de leur rejet et de la haine deux fois millénaires à leur égard avait explosé dans l'horreur de la Shoah.

C'est pourquoi en revenant à Istanbul, je découvris naturellement l'histoire des Juifs de Turquie. Je ne restais là qu'une année, mais pour y revenir en 2011. Ce troisième séjour me laissa plus de temps pour explorer cette facette de l'Histoire turque.

Au fil des rencontres, des lectures, mes observations se structurèrent afin d'évoquer la présence des Juifs à Istanbul à travers l'Histoire.

C'est au travers de mes activités à Istanbul que j'ai approfondi quelques points ayant trait à l'Histoire juive en cette partie du monde. Comme membre du Comité interreligieux du vicariat apostolique d'Istanbul, j'organise des rencontres régulières avec des chrétiens pendant lesquelles nous

---

travaillons le texte biblique dans la perspective de développer la connaissance de nos racines théologiques juives et l'estime du peuple juif afin d'inciter à des relations fraternelles, de sortir, conformément aux recommandations du Concile Vatican II de « l'enseignement du mépris »<sup>3</sup> envers les Juifs à la pleine reconnaissance de leur identité religieuse. S'il est une chose dont l'Eglise catholique peut être fière, c'est de son revirement complet dans sa relation au judaïsme et aux autres religions, d'avoir compris qu'il était incongru, parfaitement contradictoire de prétendre être disciple de Jésus de Nazareth et d'imposer violemment sa croyance, de mépriser des hommes qui appartenaient à d'autres religions.

Nous évoquons souvent dans le groupe la réciprocité des points de vue, les valeurs communes et les spécificités de chaque religion dans le respect des uns et des autres, sans aucun syncrétisme. Et chaque année nous finissons notre étude par une sortie à la rencontre du monde juif à Istanbul. C'est ainsi que nous avons visité plusieurs synagogues, le musée juif, des quartiers où la population juive fut largement représentée dans les siècles passés. C'est à chaque fois l'occasion de rencontres, de découvertes, l'occasion de faire connaître notre démarche, notre intérêt envers le judaïsme, notre désir de fraternité. Il me semble que tant pour les chrétiens qui sortent de leur égocentrisme que pour les Juifs qui ont besoin du soutien moral et affectif des non Juifs alors que trop souvent l'actualité les stigmatise dans un pays ou un autre, ce modeste travail est une petite pierre pour concourir à édifier la paix, le *shalom* entre les peuples et les hommes.

### Un témoin engagé de l'Histoire juive à Istanbul

Il y a peu, je rencontrai Monsieur Naïm Güleriyüz, octogénaire toujours en pleine activité intellectuelle et militante, je l'interrogeai sur son histoire et son parcours personnel.

Séfarade, son arrière-grand-père était d'Edirne (1850), sa mère d'Istanbul. En 1936, son père dut changer de nom lors de l'enregistrement des états civils en mairie, car on autorisait qu'un seul même nom par district. Déconcerté, comme tant d'autres, par ce changement d'identité imposé, au lieu de contester il sourit de ce qui lui apparaissait comme un non sens ; l'employé de l'état-civil l'affubla alors du nom de *Güleriyüz* « le visage qui rit ». Son fils, qui vit actuellement en Angleterre, a repris le nom de ses ancêtres, Avigdor.

Le père de Naïm apprit le français à l'école de l'Alliance Israélite Universelle, et à la maison on parlait aussi le français. Lui-même fit ses études au Lycée francophone Saint Michel.

Monsieur Güleriyüz est devenu l'historien de la communauté juive de Turquie, consignait les archives sur la vie juive à partir tant des documents juifs que des documents byzantins, ottomans ou de la République. Il a écrit sur les synagogues encore existantes, les synagogues disparues en Anatolie, l'Histoire juive de l'époque byzantine à aujourd'hui, la presse juive (les journaux publiés par les Juifs et

---

<sup>3</sup> Expression utilisée pour la première fois par l'historien juif Jules Isaac qui perdit sa femme et ses deux filles dans la Shoah et rencontra après-guerre la Pape Jean XXIII. Il fit 18 propositions pour arrêter l'enseignement du mépris des Juifs jusqu'alors transmis par l'Eglise.

les Juifs dans la presse)... Il fut aussi le coordinateur du projet du Musée juif qui ouvrit pour les célébrations du cinq-centenaire de l'accueil des Juifs sépharades en Turquie, suite à leur expulsion d'Espagne et du Portugal, en 1492 et 1497. C'est encore lui qui prit l'initiative de rédiger le dernier journal juif d'Istanbul (*Shalom*) en turc, en 1984, et de ne conserver qu'une page en judéo-espagnol afin de sauver le journal tout en préservant quelque chose de la langue et de la culture judéo-espagnoles<sup>4</sup>.

Il faut encore préciser que Monsieur Güteryüz fut aussi conseiller du Grand Rabbin pendant une trentaine d'années et qu'il parcourt le monde pour donner des conférences en diverses langues et participer à des colloques afin de faire connaître les Juifs de Turquie et leur histoire. Il est l'une des figures très actives de la communauté juive d'Istanbul.

Un des premiers points qu'il m'expliqua, ce fut la différence des Juifs de Turquie, dont la communauté répond à certaines spécificités.

Il existe deux mots en turc pour désigner les Juifs :

1. *Musevi*<sup>5</sup> désigne l'appartenance religieuse, s'applique aux Juifs observants, aux prosélytes ; le mot apparut lors de la nouvelle République, au moment du traité de Lausanne (1921), c'est un mot administratif qui inscrit les Juifs dans la catégorie des minorités avec les Arméniens, les Grecs ....
2. *Yahudi*<sup>6</sup> désigne les Juifs ancestraux, l'origine ; le mot a des connotations péjoratives, est associé à des qualificatifs dépréciatifs comme *pis* « sale ». On reste *Yahudi* même si on change de religion

L'Empire Ottoman était organisé selon des *milletim* « nations, communautés ». Avec le Traité de Lausanne, le principe de *millet* disparut, les minorités bénéficièrent de certains droits. Les Juifs refusèrent ces droits qui les différenciaient des citoyens turcs musulmans, leur souhait était d'être des citoyens turcs, ordinaires, à part entière, d'avoir les mêmes droits et les mêmes devoirs. Ils n'obtinrent pas gain de cause et restèrent classés dans la catégorie des minorités. L'Etat turc leur accorda seulement que les affaires civiles, comme le mariage le divorce et aussi l'héritage, dépendissent du code civil. Ainsi un juif en Turquie ne peut se marier religieusement qu'après s'être marié civilement. Les écoles, quant à elles, sont considérées comme des écoles minoritaires.

### La communauté juive actuelle

La communauté juive actuelle de Turquie comprend 96% de Séfarades, les autres sont pour la plupart des Ashkénazes, leur nombre ne cesse de diminuer. On compte également quelques Italiens qui descendent des marranes (Juifs convertis de force au christianisme en Espagne ou au Portugal mais qui

4 En effet, de moins en moins de personnes lisant le judéo-espagnol, le journal n'aurait pas tardé à disparaître faute d'abonnés. En turc, il redevint un lien communautaire fort, informant et stimulant l'intérêt pour la culture et l'histoire des Juifs de Turquie.

5 *Musevi*: littéralement la Maison de Moïse.

6 *Yahudi* : Juif en turc.

---

continuent à pratiquer secrètement leur religion d'origine), un petit cercle de Loubavitch récemment implantés, une quarantaine de Caraites.

L'ensemble de la communauté s'élève à environ 15 000 personnes à Istanbul. Il existe de très petites communautés à Izmir, Bursa, Kushadasi, Ankara, Antioche ou Adana.

Il n'existe plus de quartier spécifiquement juif, comme sous l'Empire ottoman. Beaucoup de Juifs habitent à Nişantaşı, Etiler où l'on a construit l'actuel lycée juif Ulus, Yeniköy, Kemerburgaz, ou sur la rive asiatique sur la riche avenue, Cadde Bostan.

Il y a à Istanbul 18 synagogues en service, beaucoup d'autres sont fermées ou n'ouvrent qu'occasionnellement afin de conserver la mémoire des lieux, des anciens quartiers juifs et de l'histoire communautaire. On y organise des célébrations auxquelles se rendent des Juifs dont les ascendants habitaient là mais qui eux-mêmes ont migré vers des quartiers plus modernes et plus dynamiques.

Si, comme dans les communautés du monde entier, du point de vue de la pratique religieuse, on distingue le Juif des trois prières très observant, et celui dit « de Kippour » qui se contente d'aller à la synagogue à l'occasion des grandes fêtes et qui se sent surtout juif de culture, les Juifs ne se rattachent pas, en Turquie, aux divers courants orthodoxe, libéral ou massorti. Le Grand Rabbin est orthodoxe, la communauté suit son rabbin. Individuellement, on trouve des juifs plus ou moins conservateurs, plus ou moins libéraux, plus ou moins pratiquants ou tout à fait laïcs, mais la communauté se rassemble, unifiée, pour les grands événements. Il n'empêche que des points de vue divergents peuvent se rencontrer, par exemple entre l'attitude traditionnelle et officielle qui affiche une grande entente avec les dirigeants, n'a aucune revendication politique, négocie les difficultés de la communauté au cas par cas, et une autre attitude, plus moderne et directe, qui revendique sur la base d'une constitution démocratique et de la citoyenneté turque le respect de ses droits, l'adoption d'un profil bas n'attirant qu'un empiètement toujours plus grand des droits. Nous avons là deux positions opposées qui se réfèrent à deux périodes de l'Histoire, ottomane et contemporaine, et qui soulignent la difficulté pour le gouvernement à traiter ses minorités selon sa constitution. Etre Juif ou Chrétien n'équivaut pas *de facto* à être Musulman. Le facteur religieux reste un paramètre politique et social dans la Turquie moderne. Il faudrait encore introduire des nuances dans cette analyse car au sein même de l'islam turc, il existe des minorités, comme par exemple les Alévis qui souffrent aussi de discriminations et de persécutions.

Le lycée juif, installé dans le quartier d'Ulus, assure la scolarité des élèves du jardin d'enfant au lycée. Aujourd'hui, suite au petit nombre de juifs en Turquie, pour inscrire un élève, on accepte qu'un seul parent, la mère ou le père, soit juif. Comme bien des lycées juifs dans le monde, celui d'Istanbul entretient des relations continues avec Israël, organisant des programmes d'étude sur l'histoire d'Israël, sur la Shoah, ... Des voyages sont organisés, tant en Israël que vers les lieux de mémoire, en Pologne ou ailleurs. Certaines familles font le choix d'autres écoles, tout en assurant parfois parallèlement l'apprentissage de la langue hébraïque.

Il y a évidemment des mariages entre les diverses communautés, sépharades, ashkénazes et même caraites, et environ 35%, 40% de mariages mixtes entre Juifs et Musulmans. Quand un Musulman et une

Juive se marient, à quelle communauté les enfants appartiennent-ils ? En général, selon Monsieur Güleriyüz, il s'agit de familles très tolérantes, dans lesquelles on célèbre les fêtes des deux communautés et on laisse les enfants choisir plus tard une religion. Mais c'est évidemment la porte ouverte à une assimilation douce vers l'islam.

La langue des Juifs de Turquie était majoritairement depuis l'arrivée des Sépharades, le judéo-espagnol<sup>7</sup>, un judéo-espagnol mâtiné de mots turcs sous l'influence du nouvel environnement. On trouve un exemplaire du *Me'am Loez*<sup>8</sup> au Musée juif en écriture Rachi. Les écoles de L'Alliance Israélite Universelle ont promu le français comme langue de culture et de promotion sociale, et le turc afin de permettre des échanges avec la population turque. Puis la République turque a rendu obligatoire l'apprentissage du turc. Le judéo-espagnol s'est trouvé dévalorisé, langue d'une communauté repliée sur elle-même, indigente, sans éducation, alors que les élites apprenaient des langues étrangères. Peu à peu les Juifs de Turquie ont arrêté d'apprendre cette langue. Il est difficile aujourd'hui d'en trouver des locuteurs, quelques personnes âgées le parlent encore plus ou moins bien. Les linguistes ont évidemment commencé à trouver la situation préoccupante, et on étudie aujourd'hui le judéo-espagnol de façon académique afin de le sauver de la disparition, de préserver l'accès aux nombreux documents et ouvrages qui attestent de l'histoire d'une communauté importante du monde juif. Ainsi, dans les années 1980 on pense faire au judéo-espagnol un enterrement de 3ème classe. Presque plus personne ne peut lire *Shalom*, le dernier journal juif publié à Istanbul, écrit en judéo-espagnol ; Monsieur Güleriyüz réorganise l'édition en turc, en conservant une page en judéo-espagnol afin que la connaissance de la langue se transmette, ainsi que toute la vie culturelle associée à cette langue et à l'époque où elle fut parlée en Turquie. Le journal *Shalom* est aussi diffusé à l'étranger et lu par environ 400 000 Juifs dans le monde. Il existe aussi, depuis mars 2005, un supplément mensuel, *El Amaneser*, entièrement rédigé en judéo-espagnol.



<sup>7</sup> Le judéo-espagnol, langue parlée des communautés juives originaires d'Espagne, est à distinguer du ladino, langue liturgique écrite à l'époque médiévale espagnole.

<sup>8</sup> Le *Me'am Loaz* est un commentaire de la Bible rédigé en judéo-espagnol.

*Une page de Shalom : titre en turc et en hébreu,  
texte en judéo-espagnol*

C'est par une petite analyse<sup>9</sup> des numéros de *Shalom* que nous jaugeons le processus d'assimilation linguistique des Juifs d'Istanbul en Turquie : premièrement, les phrases rédigées en judéo-espagnol sont de plus en plus émaillées de mots et d'expressions soit calqués du turc ou bien empruntés avec des modifications phonétiques. Par exemple : 'las mujeres hitch no saliyen de kuaza'<sup>10</sup> où l'etymon 'hitch' (hiç en turc) a remplacé 'nunca'. Nous lisons, également, des locutions comme 'un alay de kozas'<sup>11</sup> où le mot 'alay' 'groupe, procession' provient du turc. Voici le turc 'mahalle' (quartier) qui fait office de 'barrio', ou bien 'kaza' pour 'pueblo', sans doute du turc 'kasaba' (village), 'miskin' pour 'pobre' repris directement du turc 'miskin' (pauvre, misérable, abject), 'hazinura' (trésor) du 'hazine', 'meşe' au lieu de 'roble' (chêne),<sup>12</sup> et cet étymon curieux 'mavas' qui indique une 'barque de pêcheurs', peut-être du mot turc 'mavi' qui signifie à la fois 'bleu' et 'la mer'. Nous lisons aussi la locution adverbiale 'mas mejor', agrammaticale en espagnol (plus meilleur!), vraisemblablement calquée du turc 'daha iyi'.

L'assimilation linguistique et donc culturelle joue aussi à un autre niveau lorsque nous observons l'évolution de *Shalom* : maints mots écrits en judéo-espagnol nécessitent une précision sémantique en turc ; on lit entre parenthèses à la suite du mot en question l'équivalent turc. Par exemple, 'borar' (silmek) qui signifie 'effacer' ; 'astusia' (kurnazlık) 'ruse', 'ramo' (demet) 'bouquet' ;<sup>13</sup> 'pisina' (havuz) 'piscine' ; 'gruta' (mağara) 'grotte' ; adneanos (köylü) 'villageois' ; 'fortaleza' (kale) 'forteresse' ; 'prejuisios' (ön yargı), la locution adverbiale 'de medio' (vasita) 'au moyen de', etc., la liste est très longue.<sup>14</sup>

Voici quelques exemple d'articles pour entretenir et développer la connaissance du judéo-espagnol, et un article en turc, reflet de la communauté d'Istanbul.

---

9 Merci à Paul MIRABILE, mon mari, pour m'avoir apporté ses précieuses connaissances en judéo-espagnol afin de rédiger ce paragraphe.

10 'Les femmes ne sortent jamais (hitch) de la maison.' (Notre traduction)

11 'Un tas (alay) de choses'.

12 Il est curieux de remarquer que l'éditeur a mis entre parenthèses le mot en français 'chêne' pour faire comprendre le mot turc 'meşe' !

13 Mais 'ramo' en judéo-espagnol veut dire 'branche'.

14 Exemples collectés dans les numéros de *Shalom*, 1990.



parvieron a quadrar fidedelmente la disciplina de no emplear ninguna otra lingua ke el Judeo/Espanyol en todo el korso de la konversasyon.

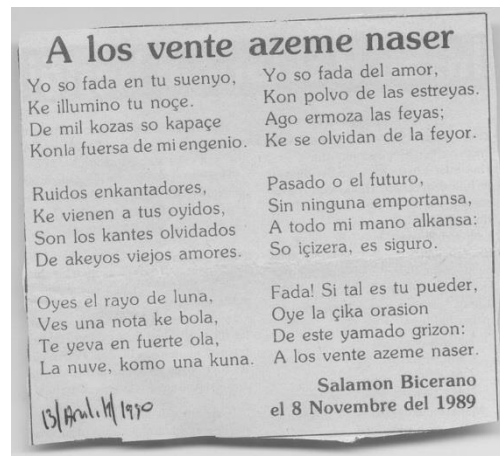
En la segunda partida de la noçada, tuvo lugar las diskusyones sobre los sujetos de "Ke es la emportansa de la lingua Judeo/Espanyol?" "Por ke rason se deve de konsevar?" "Ke modo se puede konsevar?" "Kualo es la mejor metod para transmitir esta lingua a las jenerasyones mansevas?" "Kualo puede ser la metod ke puede ser aqetado para eskrivar en esta lingua?" "Kualos son los doveres ke kays a nuestra jenerasyon sobre este sujeto?" "Es ke se deve de dar esfortas por publicar la diça lingua verso el Espanyol?" "Es ke se puede aprovechar de esta lingua por entenses o bien por pueder quadrar la identidad Judiya?"

Kuaji todos ke asistieron a esta noçada tomaron parte en las konversasyones i deklararon sus ideas sigun sus opinyones.

Esta noçada muy interesante topo fin serka la media noça.

La proximsa noçada ke va tener lugar al 3 Janiver Myerkoles en el sentro de nuestro "Salom". El Rav Yehuda Adoni tyene de asistat a la asistensya sobre el "Meam-Loez".

No ay dubyo ke, todo el ke se enteresa seya de la lingua nuestra o bien seya del sujeto ke Rav Yehuda Adoni ve konsevar es invitado de asistir.



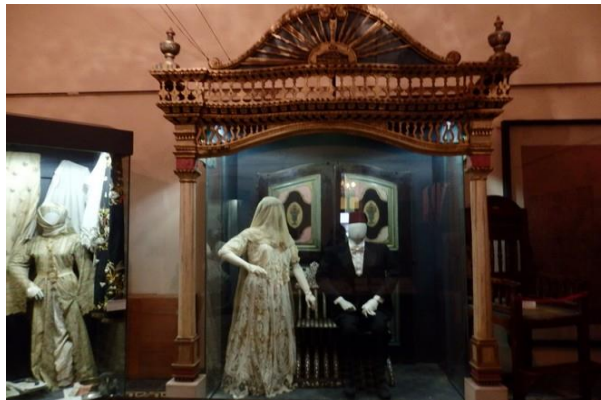
La communauté juive de Turquie ne cesse de voir le nombre de ses membres diminuer, les départs des jeunes se poursuivre inexorablement. On a fêté avec grand faste en 1992 le cinq-centenaire de l'accueil des Sépharades dans la capitale ottomane, et à cette occasion, un musée juif, régulièrement visité par des groupes de touristes, a été ouvert dans l'ancienne synagogue Zulfaris, à Karaköy, qui date du XVI<sup>e</sup> siècle et a été restaurée au XIX<sup>e</sup> par le comte de Camondo, riche banquier et grand mécène de la communauté juive. La synagogue Zulfaris, sépharade, ne servait plus au culte depuis que la synagogue de Neve Shalom est entrée en fonctionnement au début des années 50. L'ouverture du musée lui a redonné une fonction et une vie nouvelle. Les groupes de touristes juifs en visite à Istanbul, en règle générale, ne manquent pas d'y passer.



*Synagogue-musée Zulfaris façade*



*Ancienne salle de prière avec l'arche de la Torah*



*Costumes fin XIX<sup>e</sup> siècle*

Dans le musée sont exposés des documents, textes et objets, des journaux qui témoignent de l'histoire de la communauté, des personnalités qui ont marqué son histoire, grands rabbins ou grandes familles, des photos de rencontres officielles attestant la bonne entente avec les autorités turques. Un étage est consacré à la reconstitution ethnographique de costumes et scènes évoquant la vie traditionnelle de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est aujourd'hui question de transférer, pour des raisons économiques et aussi de sécurité, les collections du musée dans l'enceinte de la Synagogue Neve Shalom, beaucoup plus difficile d'accès et moins intéressante architecturalement parlant, mais mieux sécurisée à la suite des trois attentats qui ont tragiquement marqué son histoire en 1986, 1992 et 2003. Neve shalom est désormais le lieu des rassemblements de l'ensemble de la communauté.



*Synagogue Neve Shalom Mariage*

Après les années 40 et le terrible impôt sur la fortune<sup>15</sup> qui frappa les minorités du pays, beaucoup de Juifs quittèrent la Turquie pour le nouvel Etat d'Israël, l'Amérique du Sud, l'Amérique Centrale ou encore la France. C'est aussi l'époque où certains changèrent à nouveau de quartier migrant vers Şişli ou Kadiköy.

### **Diversité des communautés juives de Turquie**

Avant de considérer plus en détails l'histoire de chaque communauté voici, par ordre chronologique, les noms des diverses communautés juives présentes dans l'Histoire en Asie Mineure, dont chacune apporta de sa terre et de sa culture d'origines, constituant un paysage ethnique et culturel tout en nuances.

- ✓ Les *Romaniotes*
- ✓ Les *Caraites*
- ✓ Les *Ashkénazes*
- ✓ les *Sépharades*
- ✓ Les *Sabbatéens*
- ✓ Les *Loubavitch*

Les Juifs ont connu une très ancienne implantation à Istanbul et en Asie Mineure. Dès la destruction du Premier Temple, en 586 avant notre ère, des Juifs émigrèrent vers l'Asie Mineure. Cette Histoire reste à l'heure actuelle très lacunaire, incertaine, du fait du manque de documents. Il existait des communautés juives, à Smyrne (Izmir), en Galatie, à Antioche ou Ephèse, à Istanbul. C'est là que les Premiers Chrétiens, comme Paul et ses compagnons, au premier siècle, s'arrêtèrent pour y prêcher la Bonne Nouvelle, avant tout en milieu juif, dans des communautés de commerçants et de réfugiés qui avaient fui la Terre d'Israël lors de conflits régionaux.

---

<sup>15</sup> Le varlık vergisi.

### Les Romaniotes

En l'an 70, Titus, l'empereur romain, prit la ville de Jérusalem et détruisit le Second Temple. Il amena beaucoup de Juifs en Asie mineure, on les appela les Romaniotes<sup>16</sup>. Ils formaient une importante communauté juive qui parlait la langue locale, le *rum* ou grec de l'Empire Romain oriental. Ils assimilèrent les communautés antérieures. On connaît, par certains textes des Pères de l'Eglise, les mesures discriminatoires que les Byzantins leur firent subir afin de les humilier et de les inciter à se convertir. Ainsi, l'empereur Justinien leur interdit de témoigner en justice contre les Chrétiens ; ils étaient aussi exclus de toutes les dignités. Au niveau religieux, alors qu'ils pratiquaient jusque-là librement leur religion, Justinien fit promulguer plusieurs édits contraignants : interdiction pour les Juifs de célébrer leur Pâque avant les Pâques chrétiennes, obligation de lire pendant les offices le texte biblique dans une traduction grecque<sup>17</sup>, ce qui, pensait l'empereur, faciliterait leur conversion ; interdiction également de réciter le *Shema* qui proclame l'unité de Dieu et le lien d'élection entre Dieu et le peuple d'Israël. Cette prière essentielle du judaïsme fut considérée par Justinien comme une polémique déguisée du dogme de la Trinité. Ces interdictions multiples forment la base de la plupart des mesures discriminatoires qu'on retrouvera dans le Moyen Age chrétien, sous la domination musulmane ou celle des nazis. Les Romaniotes parlaient le grec, résidaient dans les quartiers de Sirkeci et d'Eminönü, au confluent de la Corne d'Or et du Bosphore.

### Les Caraïtes

Un prince hébreu en Israël refusa l'autorité du Talmud et des Sages d'Israël, et partit vivre en Egypte avec ses fidèles, donnant naissance à un nouveau courant du judaïsme. Le roi Khazar, dont le territoire était entouré de Chrétiens et de Musulmans, et qui subissait leurs pressions, se convertit au judaïsme (version caraïte) dont il fit la religion d'Etat de son royaume; la population du Royaume Khazar devint *musevi*, juive par conversion, et non *yahudi*, juive d'origine comme les descendants des patriarches, des douze tribus d'Israël. Ce détail eut une grande importance en diverses périodes très troublées de l'Histoire juive. Aujourd'hui, la plus grande communauté de Caraïtes (environ 25 000) vit en Israël où ils immigrèrent après 1948, fuyant les pays musulmans où ils ne se sentaient plus en sécurité. Certains partirent aux Etats-Unis en Californie, c'est la deuxième communauté. Une petite minorité, francophone, s'installa en France. En Lituanie, vit encore une ancienne communauté d'environ 400 *Caraïtes*. Ceux de Turquie vinrent de Crimée au IX<sup>e</sup> siècle. Ils s'implantèrent solidement, durablement.

Les Caraïtes d'Istanbul donnèrent, dit la Tradition, leur nom au village de Karakoç. Puisqu'ils ne reconnaissent pas la Torah orale, on les dit souvent, sans pouvoir le prouver, descendants des Sadducéens<sup>18</sup>, la caste des prêtres responsables de la liturgie au Temple de Jérusalem. Les Caraïtes

16 Romaniotes du mot *Rum*, habitants de l'Empire Romain d'Orient, ou Grecs byzantins installés en Asie mineure, dont la capitale, Constantinople, est appelée la Nouvelle Rome.

17 A l'imitation des Byzantins dont la liturgie et les études religieuses utilisaient la Septante, la version grecque de la Bible.

18 A l'époque du Second Temple, les Sadducéens s'opposent aux Pharisiens, les maîtres de la Torah Orale, et refusent les décisions juridiques qu'ils tirent de leurs interprétations du texte biblique.

parlent le gréco-caräite, ils ont leurs propres synagogues. Aujourd'hui, il n'en reste qu'une en service dans le quartier d' Hasköy.

L'an passé, j'ai rencontré deux Juifs caräites, M. Leon Çoşkun et M. Ilya Abramoğlu, afin d'amener le groupe biblique dans le quartier d'Hasköy et de visiter la synagogue. Je leur ai demandé de nous informer sur l'histoire et l'état de la toute petite communauté qui n'est hélas, pas loin de disparaître puisqu'elle ne compte plus qu'une quarantaine de membres, tous relativement âgés.



*Ilya, Juif caräite, notre guide lors de la visite de la synagogue souterraine à Hasköy*

Ilya, un des derniers Juifs caräites d'Istanbul, tient un petit magasin qui jouxte l'église Sainte Marie Draperis dans *Istiklal Caddesi*, la célèbre avenue du quartier européen, le long de laquelle s'égrènent les consulats, les tavernes, les pâtisseries de luxe, non loin du Lycée Galatasaray. C'est Frère Gwénolé qui nous l'a présenté et lui a fait part de notre souhait de visiter la synagogue d'Hasköy où quatre ou cinq Caräites se réunissent encore parfois pour la prière, et tiennent à célébrer, jusqu'à la fin, les grandes fêtes, le Nouvel An Juif, Pâques, la Pentecôte. Des amis, Juifs séfarades, viennent parfois les soutenir et compléter l'indispensable *miniane*<sup>19</sup> pour dire la prière communautaire.

C'est la voix chargée de tristesse qu'Ilya nous parle de ce qu'il appelle « la fin ». Ses parents sont francophones, son père a étudié au Lycée Saint-Benoît, sa mère au Lycée Notre-Dame de Sion. Lui, il est allé deux années à l'Ecole Française, puis il a fait l'école primaire à l'Ecole Juive de Şişli, et le collège dans un établissement turc. Ensuite, il a commencé à travailler avec son père.

En chemin, on demande à Ilya ce qu'il connaît de l'Histoire des Caräites à Istanbul. Ils seraient venus de Bagdad il y a 1200 années, à l'époque de l'Empire Byzantin, c'est pourquoi jusqu'à aujourd'hui ils parlent le gréco-caräite, un grec byzantin mêlé de vocables juifs, vocabulaire de leurs fêtes spécifiques et de leurs particularités culturelles. La plupart des archives ont disparu dans les multiples incendies qui dévastèrent les quartiers d'Istanbul, ce qui explique bon nombre d'incertitudes sur leur histoire ancienne.

<sup>19</sup> *Miniane*, mot hébreu qui signifie le compte ; ici le *miniane* représente les dix hommes nécessaires pour dire la prière collective lors des offices synagogales.

Il y avait dans Istanbul douze synagogues caraïtes, l'une à Karaköy, une autre à l'emplacement actuel de Yeni Cami, de l'autre côté du Pont Galata.



*La mosquée Yeni Camii fut construite au XVII<sup>e</sup>s sur l'emplacement d'une synagogue caraïte*

Dans le quartier de Hasköy, au bord de la Corne d'Or, où la population dominait largement, il reste cinq synagogues séfarades, ashkénaze, caraïte, dont deux occasionnellement en activité, une école juive transformée en maison de retraite, et le cimetière juif comprenant une section proprement caraïte. Aujourd'hui, l'ensemble de la communauté juive a déserté Hasköy pour d'autres quartiers.

Les Caraïtes représentent un courant du judaïsme tout à fait marginal, qui ne dépend pas du Consistoire. Eu égard à l'orthodoxie juive, ils sont considérés comme des hérétiques, ne respectant pas exactement les mêmes observances.

Nous arrivons à la *Synagogue des Enfants de la Torah Ecrite*, nom courant des synagogues caraïtes: aucun signe extérieur n'indique un bâtiment juif, mais les hauts murs, comme souvent autour des églises grecques ou arméniennes, sont surmontés de grillages pour en rendre l'accès difficile aux curieux mal intentionnés.



*Synagogue caraïte dite "souterraine" Hasköy*

Ilya nous ouvre la porte, coupe le système d'alarme et nous voici dans la cour. La porte principale à deux battants reste fermée, elle est surmontée d'inscriptions en hébreu.



Porte d'entrée côté intérieur – inscriptions en hébreu

A gauche de cette porte, 3 grandes pierres couvertes d'inscriptions, en remerciement aux Juifs caraites de Crimée et d'Egypte qui, à deux reprises, aidèrent à reconstruire la synagogue, en grande partie détruite par des incendies.



Puis, Ilya nous montre la vasque de marbre où l'on a immolé un agneau en 1981, alors qu'un groupe de Juifs caraites était venu d'Israël, avec un sacrificateur pour accomplir le rite de l'immolation pour la viande cachère, rite légèrement différent de celui des Juifs rabbanites<sup>20</sup>.

20 Les Juifs rabbanites appartiennent au courant majoritaire du judaïsme, suivent et reconnaissent les enseignements et commentaires des rabbins de la tradition qu'on appelle aussi les Sages d'Israël.



*Vasque de marbre et inscriptions en hébreu*

La synagogue est une grande et haute maison en bois.



Nous entrons, défaisons nos chaussures à l'entrée et mettons des chaussons. Une entrée vestibule assez large, précède la salle principale au centre de laquelle se dresse la *tevah*, la chaire d'où l'on fait les lectures, et où se tient la personne qui dirige la prière.



*La tevah ou chaire*

Le sol est recouvert de moquette et de tapis. Des bancs de bois courent le long des murs, comme dans les synagogues antiques. Quelques-uns, mobiles, ont été rajoutés pour les jours, désormais anciens, d'affluence. De larges fenêtres font de cette salle une pièce lumineuse.



*Des tapis comme à la mosquée*

Des lustres, des lampes suspendues et des globes encadrent la chaire. Sur le mur du fond, un rideau, appelé en hébreu *parokhèt*, indique l'emplacement de l'armoire sainte, *l'Aron ha-Qodesh*, où l'on dépose les rouleaux de la Torah, que l'on vient prendre cérémonieusement avant l'office et avec lesquels on fait une procession autour de la salle et de la *tevah*.



*Armoire sainte recouverte du parokhèt*

Ilya nous ouvre l'armoire, elle est vide, par crainte des voleurs. Un rouleau de Torah est non seulement sacré, mais aussi onéreux, et celui de cette synagogue sans doute ancien aussi, on le cache. L'armoire sainte est surmontée d'un médaillon, au centre duquel est inscrit le tétragramme, les quatre consonnes imprononçables du Nom de Dieu. Le tétragramme est aussi inscrit sur la paroi intérieure de l'armoire sainte.

Notre ami nous a réservé une surprise. Il a demandé à Avram et Julien qui sont séfarades de se joindre à nous : ils vont ce matin dire avec lui la prière. Ils se couvrent d'un *talit*<sup>21</sup>, d'une *kippa*<sup>22</sup> que les Caraites ne portent que lors des offices, et lisent le rituel caraïte de la prière du jeudi matin. Julien me confiera ensuite que ce rituel est différent de celui des autres communautés, et effectivement je regarde le livre de prières : il y est écrit « rituel caraïte ». Si l'agencement d'ensemble est différent, on y retrouve des bénédictions, des prières entremêlées de versets des psaumes et de la Torah. L'office est entrecoupé de passages lus en turc, car la plupart des juifs d'Istanbul ne comprennent pas l'hébreu, ils récitent par coeur, ou lisent une transcription en lettres latines. Chaque fin de partie de la prière, est ponctuée de Amen et de prosternations, front à terre. Les chaussures retirées à l'entrée, les tapis qui couvrent le sol, les prosternations, voici un ensemble de détails qui nous font penser à l'islam, mais ces pratiques s'appuient en fait sur des passages de la Torah, par exemple *Exode 3* où Dieu demande à Moïse de retirer ses chaussures devant la théophanie du Buisson ardent, ou le livre de Daniel pour les prosternations.

Nous ne sommes pas dans une grande synagogue avec la voix mélodieuse d'un chanteur qui mettrait en valeur chaque subtilité du texte. Nous assistons au quotidien de la prière d'une communauté au bout de sa course, sans ressources, qui tente de survivre jusqu'à ce que les derniers anciens disparaissent. La plupart des hommes ont plus de quatre-vingt ans, Ilya avec sa cinquantaine fait figure de jeunot. Sa femme est séfarade, et leurs enfants vont à la synagogue séfarade, là où ils rencontrent d'autres familles, d'autres enfants, là où la vie continue. Comme il le dit, c'est fini, il n'y a rien à faire.

21 Châle de prière

22 Coiffe traditionnelle des Juifs

Beaucoup de Caraites se sont mariés avec des juifs étrangers, ont quitté le pays, sont partis en Israël, et ici, leur histoire est en train de rentrer dans les livres, de refermer doucement la porte de la vie. Leur accordera-t-on seulement quelque intérêt sur un panneau de musée ou dans un livre retraçant la vie des juifs à Istanbul ?

Après la visite de la synagogue caraïte, nous nous promenons dans le quartier.



*Synagogue Maalem Hasköy (séfarade)*

Dans un périmètre réduit, on y trouve les traces de quatre synagogues : la synagogue séfarade Maalem, la synagogue Mayor qui abritait des juifs séfarades de Majorque, transformée en atelier, qui fut ouverte en 2010 à l'occasion des célébrations d'Istanbul ville européenne comme lieu d'exposition, et dont il est question de faire un centre culturel ; enfin la synagogue Eshger, au bord de la Corne d'Or, transformée depuis 2001 en café.

C'est là que nous faisons halte autour d'un thé et que je présente à mes très patients et curieux auditeurs une petite histoire des Juifs caraites mettant en lumière leurs principaux centres (Israël, la Crimée, Byzance, l'Égypte), les spécificités de leur doctrine et de leurs rites, en comparaison au judaïsme rabbinique. Cette histoire nous révèle un aspect peu connu du monde juif, les polémiques virulentes qui le traversèrent, les paradoxes d'une communauté qui alla parfois jusqu'à 'oublier' son identité juive pour survivre, comme dans l'Empire russe au 19<sup>ème</sup> siècle, où les Caraites démontrèrent qu'ils étaient originaires de Crimée, descendants de tribus tatares, et sans lien aucun avec les Juifs. Cette stratégie, élaborée par Abraham Firkovitch, leur permit de se distinguer et d'échapper aux pogroms et taxes diverses qui écrasaient alors la population juive de cette partie du monde ; selon le même raisonnement, ils furent épargnés par les persécutions nazies.

Quant à leur arrivée en Israël, elle ne se fit pas non plus sans remous. Si les sionistes les accueillirent sans restriction, le Grand Rabinat fit d'abord opposition à leur venue, eu égard à certaines différences doctrinales. Une attitude plus bienveillante se fit peu à peu jour, même s'ils ne sont toujours pas officiellement reconnus comme Juifs par le Grand Rabinat. Cela étant, ils trouvèrent leur place en Israël, la communauté actuelle se monte à environ 20 000 personnes.

---

### Les Juifs Ashkénazes

Depuis le XIV<sup>e</sup> et au fil des siècles arrivèrent aussi d'Europe centrale des Ashkénazes : venus de Pologne, de Lituanie, d'Allemagne, au gré des pogroms et autres difficultés. A Istanbul on les appelait les Allemands. Leurs relations avec les autres communautés juives étant parfois houleuses, les Ottomans les placèrent sous la protection de l'Autriche-Hongrie, ce qui évita leur assimilation sous la vague déferlante des Sépharades. Ils parlaient yiddish. La communauté Ashkénaze se développa autour du monastère Saint Georges et de la Tour Galata.



*La tour Galata sur la rive européenne d'Istanbul*

La *Galip Dede Caddesi*, l'Avenue de Dede Galip, où se trouvent tous les magasins de musique et le Tekke des derviches tourneurs, est l'ancienne rue juive ashkénaze ; la synagogue ashkénaze



*Synagogue Ashkénaze*

et le centre culturel juif (installé dans l'ancienne synagogue Schneider depuis 1998) sont à proximité.



*L'ancienne synagogue Schneider*

*Façade détail**Détail: la Torah (Décalogue)*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le quartier Galata était devenu surpeuplé et beaucoup partirent vers les villages de Kuzguncuk ou d'Ortaköy. Cette population ashkénaze était majoritairement pauvre, soutenue économiquement par les autres communautés, minoritaires parmi les minoritaires.

A noter que pendant la Seconde Guerre Mondiale, une quarantaine d'intellectuels allemands juifs fuyant le nazisme furent invités en 1933 par Atatürk pour enseigner dans les universités turques où ils furent grandement appréciés.

Par ailleurs, les Juifs n'oublieront pas les gestes de protection remarquables pendant la Seconde Guerre mondiale des consuls turcs en Europe qui accordèrent des passeports et organisèrent des trains pour amener les Juifs turcs en Turquie. M.Necdet Kent, consul à Marseille, et son adjoint montèrent avec les Juifs dans un wagon à bestiaux, obligeant ainsi les Allemands à libérer les ressortissants turcs. La Turquie, également pays de transit pour beaucoup de Juifs dans cette période, fut à nouveau un pays refuge pour beaucoup de Juifs.

### Les Sépharades

L'année 1492 sonna le glas de la présence juive en Espagne, et en 1497 c'est le Portugal qui expulsa ses Juifs. Cette expulsion fut commandée par les souverains très catholiques, Isabelle et Ferdinand. La Reconquête sur l'occupation musulmane était achevée et la volonté de purification du pays, de la race espagnole catholique était à l'ordre du jour.

Cette expulsion mettait un terme à ce qu'on appela rétrospectivement l'« âge d'or » de l'Espagne médiévale sous la houlette des Musulmans, période globalement heureuse d'une coexistence pacifique entre les trois religions du Livre, période d'intense production scientifique, littéraire et artistique,

pendant laquelle les Juifs écrivirent en arabe aussi bien qu'en hébreu, et furent les passeurs de bien des oeuvres classiques vers l'Europe chrétienne comme celles d'Aristote ou d'Avicenne. L'expulsion de 1492 prit aux yeux des Juifs la dimension d'une catastrophe apocalyptique et fut d'ailleurs à l'origine de leurs attentes messianiques dans les siècles qui suivirent. La brutalité de cette expulsion (les chiffres dans les textes, sans doute exagérés, évoquent 400 000 personnes obligées de se convertir ou de fuir l'Espagne), le contraste avec la forte intégration de la communauté juive dans la péninsule ibérique, l'importance numérique de cette communauté, tout cela concourut à faire de cette expulsion une tragédie mise en parallèle avec la destruction des deux premiers Temples de Jérusalem. L'Angleterre ayant elle-même expulsé ses juifs en 1291 et la France en 1394, les destinations des exilés furent la Hollande, l'Italie, l'Afrique du Nord et bien sûr pour beaucoup (environ 150 000) le vaste Empire ottoman qui les accueillit à bras ouverts. Le sultan d'alors, Bajazet II envoya même des bateaux pour les amener dans l'Empire. Les Juifs seront toujours, jusqu'à ce jour, infiniment reconnaissants aux Ottomans, puis aux Turcs de cette si généreuse hospitalité.

La communauté sépharade connut donc un décentrage géographique, passant de l'Europe aux portes de l'Asie.

Pourquoi les Ottomans furent-ils, au XV<sup>e</sup> siècle, si favorables à l'accueil des Sépharades, les Juifs de la Péninsule ibérique? La prise de Constantinople était encore toute récente, les Grecs avaient fui la ville qu'il fallait repeupler: on commença par déplacer des communautés, par exemple la communauté juive de Salonique ou d'Andrinople (Edirne) vers Istanbul. Puis les Sépharades arrivèrent en deux vagues à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Ils s'installèrent dans les villages de Balat et de Hasköy.



*Entrée de Balat*



*Rues de l'ancien bazar*



*Boutiques restaurées*

Les plus fortunés, ceux qui travaillaient dans les banques, le grand commerce international, en relation avec les étrangers qui vivaient à Pera, s'installèrent au XIX<sup>e</sup> siècle à Galata. A leur arrivée, fin XV<sup>e</sup>, le sultan diminua leurs impôts un certain temps, encourageant leur installation. Les sources juives rapportent un mot du sultan Bajazet II qui résume le bon arrangement tant pour les Ottomans que pour les Sépharades et qui souligne les fortes attentes des Juifs « Pouvez-vous appeler sage et intelligent un tel souverain<sup>23</sup> qui appauvrit son pays et enrichit le mien ? ».

<sup>23</sup> Ferdinand II d'Aragon dit le Catholique

Les Sépharades allaient rapidement dominer les autres communautés, pas seulement par le nombre. Contrairement à la règle d'usage dans la diaspora juive, ils refusèrent d'adopter la loi religieuse, les us et coutumes des juifs locaux et s'attachèrent à conserver leurs traditions. Conscients de la richesse de leur culture, de leur liturgie, ils assimilèrent progressivement les Romaniotes.

Quelques synagogues à Balat, au-dessous des inscriptions en turc ou en hébreu :



*Synagogue Yanbol à restaurer*



*Synagogue Kastoriya, aujourd'hui derrière la porte un parking*



*Synagogue Ahrida toujours en service*



*Nom en turc année en hébreu*



*Nom de la synagogue et date en hébreu*



*Inscription et date en hébreu*

C'était une communauté très dynamique qui apportait des capitaux, un savoir faire et des connaissances, qui avait de nombreux contacts en Europe : ils brillèrent au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, même s'ils avaient, comme tous les non Musulmans, le statut de *dhimmis*<sup>24</sup>, qui marquait clairement leur infériorité sociale par rapport aux Musulmans. La communauté négociait avec les autorités la construction de synagogues, la fondation de cimetières. Le système ottoman laissait à chaque communauté religieuse l'autonomie de ses affaires internes (mariages, conflits, jugements, écoles,

<sup>24</sup> Dans les pays musulmans, le *dhimmi* est un sujet, juif ou chrétien, relevant d'un statut particulier: il paie un impôt de résidence, la capitation, en échange d'une « protection » ; il n'a pas les mêmes droits que les sujets musulmans, et est soumis à un certain nombre de restrictions.

hôpital,...). Les responsables de la communauté étaient les interlocuteurs du pouvoir ottoman et se chargeaient par exemple de collecter les divers impôts.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle marqua la fin de l'expansion de l'Empire Ottoman. Le judaïsme turc entra lui aussi dans sa phase de déclin, la communauté juive commença à rencontrer des difficultés : la rivalité avec les autres minorités, arménienne et surtout grecque, fut féroce, par exemple dans le domaine de la finance.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle fut aussi marqué par l'arrivée des Francos, Juifs d'Italie, aux mœurs très européanisées qui s'assurèrent la protection des consuls étrangers et finirent par se séparer pour constituer la communauté juive italienne ; c'est pourquoi on trouve à Galata une synagogue italienne.



*La synagogue italienne à Galata*

De nouveaux d'axes d'échanges se développèrent pour le commerce international, des emprunts immodérés du sultan aux puissances européennes, une mauvaise gestion de la finance fit peu à peu de l'Empire une semi-colonie. Pour tenter de sortir de la crise, le Pouvoir eut recours à la fiscalité qui devint écrasante.

Puis ce furent les réformes<sup>25</sup>, la disparition des janissaires auxquels marchands et banquiers juifs étaient très liés, tout le processus d'occidentalisation qui favorisa les communautés chrétiennes aux dépens des Juifs. qui ne bénéficiaient d'aucune protection étrangère, comme c'était le cas des Grecs, Arméniens ou Levantins. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la condition d'une grande partie de la communauté juive se dégrada fortement: la précarité, l'indigence, le manque d'éducation régnaient. Une majorité de Juifs exerçaient des petits métiers des rues ou demeuraient dans l'oisiveté<sup>26</sup>.

25 Appelées en turc *Tanzimat*.

26 Voir l'article de BENBASSA Ester et RODRIGUES Aron, *L'artisanat juif en Turquie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, dans *Turcica Revue d'Etudes Turques* Tome XVII 1985 (trouvé sur internet)

---

### Le XIX<sup>e</sup> siècle: droits et éducation

C'est à cette situation que L'Alliance Israélite Universelle avait décidé, comme dans d'autres pays du bassin méditerranéen, de porter remède en ouvrant des écoles et des ateliers d'apprentissage, pour les garçons et pour les filles. Programme de régénération par l'éducation et le travail qui devait amener à une responsabilisation progressive de l'ensemble de la communauté.

L'Alliance Israélite Universelle avait été fondée<sup>27</sup> à Paris, alors qu'une ère de liberté et de développement nouveaux s'était ouverte pour les Juifs, suite à la Révolution Française. Les Juifs avaient obtenu l'égalité des droits, la citoyenneté en France, puis dans les pays conquis par Napoléon Bonaparte. L'Alliance Israélite Universelle se donna deux missions : défendre le droit des juifs persécutés dans le monde, et lancer un vaste programme d'éducation en français autour du Bassin méditerranéen. De Paris à Jérusalem, en passant par l'Afrique du Nord des dizaines d'écoles s'ouvrirent qui devaient inculquer les valeurs de liberté, d'égalité, de démocratie, issues du siècle des Lumières et de la Révolution.

Les riches familles comme les Montefiore, les Rotschild ou les Camondo en Turquie firent de la philanthropie, devinrent les relais du projet de l'Alliance Israélite Universelle. Ces philanthropes firent construire des hôpitaux, ouvrir des écoles, soutinrent leur programme éducatif par l'octroi de nombreuses bourses. Ils voulaient sortir les Juifs modestes des communautés orientales de leur ignorance, les éduquer pour leur permettre d'exercer de meilleurs métiers, mieux s'intégrer là où ils vivaient, s'élever socialement. Le modèle dominant était français. Les élèves les plus doués étaient envoyés au moyen de bourses en France et devinrent souvent les enseignants de ces écoles.

Jusqu'alors, c'étaient les rabbins qui enseignaient aux enfants à lire, à écrire en judéo-espagnol, leur langue maternelle, et donnaient des rudiments d'hébreu pour apprendre par coeur les prières communautaires, connaître quelques éléments d'histoire sainte, et respecter les autorités en place dans la communauté. La plupart des Juifs de l'Empire ne parlaient pas le turc. A Istanbul, le judéo-espagnol était la langue courante de la communauté juive. C'était donc une révolution éducative et langagière qui s'engageait.

L'intention était louable de vouloir introduire d'une part le turc, pour que les jeunes fussent plus intégrés dans la société ottomane, et d'autre part une langue étrangère, le français, afin d'ouvrir la communauté à des échanges extérieurs, ce qui fut avec constance un point fort chez les élites de l'histoire juive. Les écoles de l'Alliance scolarisant des enfants des familles modestes, les familles fortunées envoyaient leurs enfants dans les écoles étrangères française, allemande, autrichienne, italienne ou américaine.

Parler français devint un nouveau trait distinctif de l'identité juive sépharade, une attestation de bonne éducation, et le judéo-espagnol se trouva dévalorisé, langue de la rue sans aucun raffinement, pensait-on.

---

27 L'Alliance Israélite Universelle ou AIU fut fondée en 1860.

---

L'Alliance Israélite Universelle finit par s'imposer dans toute la Turquie et fut finalement de plus en plus populaire, des centaines d'enfants profitèrent de son enseignement. Pour la première fois, dans les communautés sépharades, les filles allèrent à l'école, ce qui les ouvrit au monde du travail, plus dans les milieux populaires que dans la bourgeoisie où travailler restait mal vu.

Mais ce modèle extérieur d'émancipation à la française ne fut pas accepté unanimement, la société ottomane reposait sur des particularismes ethniques et religieux bien enracinés. Il remettait aussi en question des pouvoirs en place. Ainsi, les rabbins n'accueillirent pas cette ingérence dans la culture traditionnelle locale favorablement : ils perdaient leur influence, leur pouvoir et leur gagne-pain. Par ailleurs, modernité rimait avec laïcisation, rejet du religieux. A Istanbul, Abraham Camondo dut renoncer à gérer l'école que, généreusement, il avait offert à sa communauté ; il finit par être excommunié, et c'est le gouvernement ottoman qui dut intervenir pour apaiser le conflit intracommunautaire<sup>28</sup>.

La minorité juive avait une place bien particulière dans l'Empire ottoman : d'un côté bien accueillie, toujours reconnaissante envers les Ottomans qui pouvaient compter sur sa fidélité, son soutien indéfectible ; de l'autre côté, la présence de l'Alliance Israélite Universelle à Istanbul ou Izmir ouvrait des perspectives sur un monde moderne, importé d'Europe. Cette présence de l'Alliance fut à la fois une réussite et un échec. Une réussite dans la mesure où elle forma nombre d'élèves et transmit avec efficacité l'amour de la connaissance, en particulier de la langue et de la culture françaises, et ce faisant impulsa la prise de conscience des droits des citoyens dans un monde moderne et démocratique qui reposaient sur les piliers de l'égalité et de la liberté politique. Les valeurs véhiculées par Alliance rencontraient les aspirations de certains notables de la communauté juive, souvent déjà largement occidentalisés et laïcisés. Mais le contexte n'était pas celui de la France, et le projet d'autonomie, de liberté allait progressivement se heurter à de multiples résistances.

### **Alliancistes et sionistes en conflit<sup>29</sup>**

Nous voyons, à la fin de l'Empire ottoman, un même espoir animer les diverses minorités, chrétiennes ou juives, celui d'intégrer enfin politiquement une nation nouvelle qui se calquerait sur le modèle occidental, par exemple celui de la France dite des Lumières. Un front commun se dessine après la Révolution des Jeunes Turcs, appuyé en 1917 par les 14 points du Président Wilson. Cet espoir fut balayé dès les débuts de la République turque, les minorités comprirent alors que rien ne changerait fondamentalement dans leur situation.

Mais, alors que le monde juif connaissait de son côté aussi, de grands bouleversements, que l'idéologie sioniste se renforçait au fil des années, que Herzl avait pris conscience, lui qui venait de

---

28 Voir Nora Şeni et Sophie le Tarnec, *Les Camondo ou l'éclipse d'une fortune*, Actes Sud 2001.

29 Voir dans les sources la liste des articles d'Ester Benbassa et de Rodrigues Aron

l'Allemagne où les Juifs étaient sans doute le mieux et le plus assimilé dans la culture et la société du pays, de la nécessité de fonder un Etat juif afin de prévenir les dangers d'un antisémitisme toujours renaissant ou perdurant, et qu'une politique juive internationale se mettait en place, en particulier dans l'Empire ottoman qui comprenait dans son territoire le point central pour les Juifs de Jérusalem, il eut été bien étonnant qu'Istanbul, alors Constantinople, restât à l'écart de toute cette agitation. Une antenne sioniste s'implanta donc à Constantinople, dont la mission était de négocier avec les Ottomans la question de la Palestine. Les sionistes firent propagande dans les quartiers populaires de la communauté, créèrent une association de sport pour la jeunesse, la *Makaba*. L'Alliance, trop préoccupée de s'allier les élites influentes, dont les cadres résidaient à Paris, bien loin des réalités du terrain à Istanbul, était restée idéologiquement coupée de cette population très modeste qui habitait les quartiers de Hasköy et de Balat chez qui les sionistes faisaient campagne.

A Balat, la mémoire des quartiers populaires (comme le quartier de Karabaş au bord de la Corne d'Or où vivaient les bateliers, les petits vendeurs des rues) s'est effacée. Les dernières maisons précaires ont été rasées pour aménager un espace vert de promenade qui court d'Eyüp à Eminönü. Plus on s'enfonçait dans les quartiers hauts, plus la population était aisée et vivait dans de belles maisons dont il reste quelques exemples<sup>30</sup> :



*Maison en bois à Ichtipol*



*Rue Toptanci maison de 1921 à restaurer*

<sup>30</sup> Pour une description détaillée de l'histoire du quartier juif de Balat voir le livre de Marie-Christine VAROL, *Balat faubourg juif d'Istanbul*, 1989. M.C.Varol a recueilli dans les années 1980 les témoignages des derniers habitants juifs du quartier et constitué une belle documentation photographique

Quelques motifs parmi lesquels des étoiles stylisées :



Pour s'imposer face aux partisans de l'Alliance, les sionistes s'allièrent aux conservateurs religieux. En effet, le projet sioniste tendait à l'émigration en Palestine, soutenait l'étude de l'hébreu, alors que l'Alliance défendait un projet assimilationniste dans lequel les Juifs devaient trouver leur place comme citoyens à part entière dans les divers pays où ils vivaient ; ils devaient en connaître la langue et la culture afin de se hisser socialement à des places dignes et enviables. Les deux projets, sioniste et allianciste, ne concordaient pas, et logiquement les deux partis s'affrontèrent. Pour contrecarrer l'avancée des alliancistes soutenu par des personnalités juives extérieures au pays, les sionistes firent aussi front commun avec le *Hilfverein* qui, à Istanbul, tendait à développer un projet similaire à celui de l'Alliance Israélite Universelle, mais en langue allemande, avec le soutien de l'ambassade d'Allemagne.

Si les religieux soutinrent les sionistes, c'était parce-que l'Alliance incarnait à leurs yeux une dangereuse modernité, assimilant religion et obscurantisme, une modernité qui entendait leur arracher le pouvoir, modeler d'une manière nouvelle les jeunes esprits en leur inculquant des valeurs subversives.

### La famille Camondo

Les multiples initiatives de la famille Camondo<sup>31</sup> et les réactions d'hostilité qu'elles suscitèrent illustrent la férocité de l'affrontement intracommunautaire, exacerbé par les acteurs de l'extérieur, alliancistes ou sionistes.

Les Camondo étaient une des familles très en vue dans la communauté juive du XIX<sup>e</sup> siècle réussite dans la finance (fondation en 1864 de la Société Générale de l'Empire Ottoman), propriétés immobilières (surtout à Galata et Pera). Ils firent rénover le quartier Galata pour en assurer la sécurité et l'agrément (éclairage, ramassage des chiens errants ...).

31 Voir Nora Şeni et Sophie le Tarnec, *Les Camondo ou l'éclipse d'une fortune*, Actes Sud 2001.

La maison Camondo au 6 rue Camondo, en haut de l'escalier Camondo, construit dans le style Art Nouveau où les touristes aiment aujourd'hui se prendre en photo, fut louée à l'Alliance Israélite Universelle qui y installa une école de garçons. Au 8 rue Camondo, la famille ouvrit une maison d'Édition, *ha-mizra'h*, qui publiait des livres d'études hébraïques.



*Escalier Camondo à Galata*



*Palais Camondo sur la Corne d'Or  
aujourd'hui Marine Nationale*



*Mausolée Camondo à Hasköy*

A la fin des années 1860, les Camondo possédaient aussi l'Alcazar d'Amérique à Pera, des immeubles d'habitations et des magasins, un *yali*<sup>32</sup> à Yeniköy.

On a souvent dit des Camondo qu'ils étaient les Rotschild de l'Est : par leur fortune, leur influence, leurs multiples actions de bienfaisance au sein de la communauté, les bonnes relations qu'ils entretenaient avec le pouvoir. Ainsi, Abraham-Salomon créa deux maisons de refuge, des fonds de secours, fit construire une synagogue à Büyükdere, finança la construction d'une école et d'une synagogue sur Rhodes, la réimpression du *Me'am Loez*. En 1870, Abraham-Salomon créa un séminaire, la *Yechiva Maguen Abraham*, à Hasköy. Il demanda qu'après sa mort, on y récita des prières pour le repos de son âme.

Alfred de Rothschild soutenait l'action des Camondo de toute son influence, qui était grande, et souhaitait qu'Abraham-Salomon et les « Francos » fussent responsables des affaires juives d'Istanbul afin de propager l'esprit des Lumières, d'ouvrir une communauté qui jusqu'alors restait encore très repliée sur elle-même.

La scission de la communauté juive s'aggrava, modernistes contre rabbins traditionalistes. L'école de Hasköy et les Camondo devinrent leur cible. Le rabbin Akresh excommunia Abraham-Salomon Camondo. Il fit irruption dans son *yali* où le vizir était en visite et fut arrêté. S'ensuivirent des nominations et des destitutions de grands rabbins.

Les Camondo, fatigués, se retirèrent du consistoire. La Sublime Porte ratifia la victoire du parti traditionnel, interdit aux corporations juives de prendre pour dirigeant un sujet étranger. Les Camondo créèrent une nouvelle communauté, la *Comunita israelitica-italiana di Istanbul*, en 1862.

<sup>32</sup> Le *yali* est une maison en bois au bord du Bosphore, utilisé par les riches familles comme maison d'été.

---

Alors que les Sépharades avaient au XV<sup>e</sup> siècle apporté avec eux leur modernité, ils se coupèrent peu à peu de l'Europe, apprirent à évoluer dans les structures de l'empire ottoman mais s'adaptèrent difficilement aux nouvelles conditions du marché (chemins de fer, produits manufacturés ...). La modernisation leur revint comme une force extérieure qui les contraignit violemment, déchirant les communautés.

### **La République turque: incertitudes pour les minorités**

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, alors que l'Empire ottoman s'acheminait bien malgré lui vers une évolution politique qui allait passer par la prise de pouvoir des Jeunes Turcs (1908) et le renvoi du sultan, puis vers la République turque fondée par Mustafa Kemal Atatürk en 1923, les minorités vécurent des temps d'incertitudes, de remise en question et bien évidemment s'accrochèrent les luttes de pouvoir internes.

A l'avènement de la République turque, les citoyens, selon la constitution devinrent théoriquement tous égaux, sans distinction de race ni de religion. Dans la réalité, les discriminations demeurèrent : les minorités perdirent les avantages de leur autonomie passée et ne gagnèrent rien en échange. Elles furent sommées d'accélérer le processus de 'turquification' déjà amorcé dans les années 1880 sous le sultan Abdül Hamîd II. Tous les sujets, puis citoyens turcs sous la République à partir de 1923, devaient entrer dans le moule national turc. Dans les années 20 et 30, un slogan fameux fut « Citoyen, parle turc ! ». Qui parlait dans la rue une autre langue était facilement agressé, humilié. Les écoles de l'Alliance furent fermées, l'école turque devint obligatoire. Dans les écoles des minorités et les écoles étrangères, la présence d'un directeur turc, l'apprentissage de la langue turque, les cours d'histoire de la République turque étaient désormais obligatoires. Les minorités étaient tolérées mais, parce qu'ethniquement non turques, leur présence ne pesait d'aucun poids dans l'espace politique, elles étaient ignorées. On encouragea autant qu'on le put le départ des minorités, on les renvoya des administrations ... enfin le rêve d'émancipation s'enfuit et la juste place devint pour ces minorités difficile à trouver. Mais les Ottomans avaient si généreusement accueilli les Juifs au XV<sup>e</sup> siècle, que toute contestation ne pouvait être interprétée que comme une marque d'ingratitude inacceptable, d'ailleurs les Juifs eux-mêmes avaient intériorisé le message et, jusqu'à aujourd'hui, la majorité n'a jamais le moindre discours critique sur la politique turque à leur égard. Ils expriment à chaque occasion leur gratitude envers un Etat qui fut, historiquement, plus bienveillant que les Etats européens ou les pays arabes. Quand des difficultés surgissent, ils les règlent en négociant en privé, au cas par cas, sans essayer d'améliorer leur statut. Ils ont bien compris qu'un dialogue sur des bases égalitaires n'est pas de mise avec la République turque, ils la prennent comme elle est, la quittent ou la supportent. En 1927 il y avait 81 872 juifs en Turquie. En 1935, 24% travaillaient dans le commerce, 20% dans l'industrie et l'artisanat, 4,4% dans les services, 46% étaient sans profession connue et vivaient d'expédients.

A partir de 1949, une large partie de la communauté (environ 40%) partit vivre en Israël, ceux qui n'avaient pu trouver une situation leur permettant de survivre dignement, les plus pauvres. Restait une classe moyenne et supérieure.

### Les Juifs sabbatéens

Ce sont les disciples de Sabbataï Tsevi, faux-messie juif qui au XVII<sup>e</sup> siècle, après les terribles massacres de Bogfan Khmielnitski en Pologne et en Ukraine, rassembla autour de lui des Juifs de tous pays qui quittèrent tout pour le suivre jusqu'à Izmir. A Istanbul, il prêcha dans la Synagogue Ahrida, dans le quartier de Balat. Alors que ses prédications et son charisme commençaient à être cause de troubles dans la ville, la Sublime Porte somma Sabbataï Tsevi de se convertir, faute de quoi, il serait décapité. Il se convertit donc à l'islam suivi de nombreux disciples.



*Synagogue Ahrida façade*



*feuillage pour Souccot*



*mezouza à l'entrée de la synagogue*

Les Sabbatéens sont environ 2 millions. Ils sont musulmans puisque leur « messie » s'est converti à l'islam. On les appelle en Turquie des *dönme* ou apostats ; certains se considèrent comme des crypto-juifs, d'autres musulmans à part entière, selon tout l'éventail des possibilités. Tous restent méfiants à leur égard. Les Musulmans refusent de leur donner leurs filles en mariage, traitent difficilement affaire avec eux, les laissent à l'écart. Ils ont leur mosquée, Teşvikiye Camii, à Şişli, un cimetière à Feriköy et un autre sur la rive asiatique à Üsküdar ; sur leurs tombes on trouve des symboles cabbalistiques Yakin et Boaz, les noms de deux colonnes du Temple de Jérusalem. Ils n'ont pas une pratique religieuse développée. Récemment, l'un d'eux a demandé au Grand Rabinat à redevenir juif, cela lui a été refusé ; il a alors déposé une demande auprès des tribunaux turcs qui ont reconnu son droit à être juif.

### Les Juifs Loubavitch

Depuis 5 ou 6 ans, on note aussi la présence de Juifs *Loubavitch*, à qui on a cédé pour officier la synagogue Ashkénaze de Galata. Ils ne font pas partie du conseil religieux mais ont des liens avec la communauté juive. Le rabbin *Loubavitch* a acheté une grande maison sur Büyük Ada, avec piscine, où il accueille des enfants en été. Prosélytisme habituel qui commence à poser de petits problèmes, par

---

exemple quand les enfants de retour d'un séjour chez lui refusent le manger le plat turc traditionnel de viande au yaourt.

### Conclusion

Comme bien des gouvernements, les Ottomans n'ont été ni bons, ni méchants : ils ont accueilli les Juifs à un moment où cette émigration « choisie » leur était profitable, et la République turque qui leur succéda les discrimina sans état d'âme dans le cadre d'une politique nationaliste dure et intolérante estimée nécessaire pour construire un sentiment d'identité et d'unité nationale qui n'allait pas de soi dans l'histoire bouleversée de la fin de l'Empire ottoman, de sa réorganisation politique mais aussi géographique en un Etat moderne et républicain.

L'image d'une grande amitié entre les Juifs et les Turcs est une carte de visite internationale qui contrebalance l'image le plus souvent très négative que ce pays a à l'étranger. Beaucoup de Juifs turcs mettent en avant cette coexistence pacifique et harmonieuse, comme le Président de la fondation du cinq-centenaire, Monsieur Naïm Güleriyüz qui veut faire connaître l'esprit de tolérance des Turcs, symbolisé par une « forêt de tolérance » plantée sur les rives du Bosphore à la fin des années 1990.

Mais on ne peut taire que, comme les autres minorités, les Juifs vivent aujourd'hui dans la crainte. La rhétorique anti-israélienne, les campagnes de presse, les manifestations où l'on voit des groupuscules nationalistes brandir des pancartes « Entrée libre aux chiens. Interdit aux Juifs et aux Arméniens. », travaillent les esprits et développent un très réel antisémitisme. Après les incidents diplomatiques créés entre Israël et la Turquie en 2009 par l'envoi d'un bateau turc avec des vivres (mais aussi des armes) pour forcer le blocus de Gaza, le *Maviyolculu*, les Juifs, pris à partie en Turquie, adressèrent au Premier Ministre Erdoğan une déclaration dont voici un extrait « Vivant dans ce pays depuis des siècles, nous sommes des citoyens égaux et à ce titre nous remplissons nos obligations, nous parlons et nous pensons en turc, la culture turque nous a modelés ... Nous, les Juifs turcs, nous sommes une partie inséparable de la République turque ... Nous savons que les dirigeants de notre pays, les intellectuels ainsi que les gens emplis de bon sens sont attentifs à nos inquiétudes ... » Cette citation exprime clairement l'angoisse des Juifs qui sentent bien qu'on ne reconnaît pas, malgré les déclarations de convenance, la légitimité de leur pleine et entière place dans la République turque. Leyla Navaro, psychologue et enseignante à l'université du Bosphore pose la question : « Est-ce que je suis toujours redevable, matériellement et moralement, du fait que le sultan ottoman ait accueilli mes ancêtres ? Est-ce que je suis toujours considérée comme une invitée sur ces terres où je suis née et où j'ai grandi, où je remplis mes devoirs en tant que citoyenne, et au développement desquelles je contribue de facto. Dois-je continuer à être soumise ? Suis-je obligée de vivre dans la menace ? Dois-je accepter cette situation ? »<sup>33</sup>

Le moindre événement en Israël (par exemple l'assassinat d'un jeune Palestinien par un Juif et les bombardements sur Gaza pendant l'été 2014) entraîne à Istanbul des manifestations anti-israéliennes

---

33 Extrait d'un article de Leyla Navaro paru dans le journal *Radikal* le 23 janvier 2009.

devant le consulat d'Israël. Les personnes de la communauté sentent cette hostilité grandissante. Les nationalistes comme les islamistes les rejettent et tentent de les stigmatiser comme citoyens traîtres. Comme partout dans le monde, sauf aujourd'hui en Israël, la présence juive reste fragile, avec le paradoxe d'être une communauté historique ancestrale très enracinée dans la culture locale et toujours « invitée », considérée avec méfiance par la population dominante. La forte diminution de sa population à Istanbul fait tendre un peu plus vers l'uniformisation un monde qui aurait pourtant besoin de cultiver sa diversité, ses altérités, de se poser la question du comment vivre ensemble plutôt que de rechercher une fantasmagorique pureté nationale, ethnique ou religieuse. Mais ceci ouvrirait un autre débat.

### SOURCES

- ✚ Témoignages de Ilya Abramoglu, Leon Coşkun et Naïm A.Güleryüz
- ✚ BENBASSA Ester et RODRIGUES Aron, *Histoire des juifs sépharades*, Points 2002.
- ✚ BENBASSA Ester, *La société juive ottomane, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, dans Revue d'Histoire moderne et contemporaine, pp. 301-312.
- ✚ BENBASSA Ester, *Le sionisme ou la politique des alliances dans les communautés juives ottomanes (début XX<sup>e</sup> siècle)* dans Revue des Etudes juives janvier-juin 1991, pp. 107-131.
- ✚ BENBASSA Ester, *Des sionistes sans sionisme*, dans Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien, N°28, juin-décembre 1999
- ✚ NAVARO Leyla, *Etre Juif en Turquie : une solitude de 500 ans*, article paru dans le Radikal, 23 janvier 2009
- ✚ Revue Vidas Largas, fondée par Haïm Vidal Sephiha et Maryse Behar, numéro 7 juin 1988
- ✚ ŞENI Nora et le TARNEC Sophie, *Les Camondo ou l'éclipse d'une fortune*, Actes Sud 2001.
- ✚ VAROL, Marie-Christine, *Balat faubourg juif d'Istanbul*, 1989.
- ✚ VIDAL SEPHIHA Haïm, *Le judéo-espagnol*, Entente 1986

### MIRABILE, Françoise: The Jews of Istanbul

The author presents the Jewish population of Istanbul since Byzantium to the Republic of Turkey, succinctly retracing the historical evolution of Karaite, Sephardi and Ashkenazi Jews, and the relationship amongst them and between the Muslim Turks, both Ottoman and Republican. The article draws its inspiration from twelve years of working in Istanbul, studying Hebrew and Judeo-Spanish, the Jewish religion and its History. The author's official participation as a member of the inter-religious committee of Istanbul has proffered her many opportunities to meet representatives of the Jewish community and discuss with them the cultural and religious divergences and convergences either between Christians or Muslims.

To retrace this long and fruitful History, the author interviews and cites Mister Ilya Abrahamoğlu, the youngest of the remaining forty Karaite Jews of Istanbul, who recounts the settling of his ancestors from Bagdad some 1,200 years ago, or those migrating from the Crimea in the IX<sup>o</sup> century, whose language was Greek. Mister Abrahamoğlu laments the fact that the majority of the Karaite Jews immigrated to Israel or to the United States, and that only one Karaite synagogue remains open today for ceremony in the district of Hasköy.

To retrace the History of the Sephardi Jews, the author interviews and cites one of the more eminent historians of the Istanbulite Jewish community, Mr. Naïm Güteryüz, who by recalling his own family story, recalls that History of the Sephardi Jews expelled from mediaeval Spain in 1492, and welcomed warmly by Sultan Bejazet.

Mister Abrahamoğlu and Mister Güteryüz resume the immigration of the Ashkenazi Jews from Central Europe and Germany in the XIV<sup>o</sup> century, they who spoke Yiddish and built their first synagogues near the Tower of Galata, together with the Jews immigrating from Italy, the Francos, who also settled at Galata during the XVIII<sup>o</sup> century.

This being said, the author concentrates most of her experience on the Sephardi community, it being the largest and by far the most culturally active in Turkey. Their language, the Judeo-Spanish, is exposed as well as their literature. A language spoken by the mediaeval Jewish-Spanish community upon their arrival to Istanbul until the founding of the Universal Israelite Alliance in the XIX<sup>o</sup> century which discouraged many Judeo-Spanish speakers to continue speaking the language of their ancestors, and adopt the language of the 'cultivated' European, French! Hence, the Sephardi Jew spoke Turkish, the language of their country, and French, the language of the educated European. Many Sephardi Jews, because they spoke both Turkish and French, established diplomatic, commercial, cultural and religious ties with France.

The author also points out that certain wealthy families of the Sephardi Jewish community of Istanbul, such as the Camondos, were solicited by the Universal Israelite Alliance to help finance schools, banks and many philanthropic projects for the Jewish community. Thanks to these opulent and distinguished families, the educational, economic and cultural bonds between Istanbul and France grew stronger.

The densely populated districts of Istanbul by the Sephardi Jews such as Balat and Hasköy, little by little emptied of their inhabitants principally because of the devastating fires, but also due to the Muslim migrants from the Balkans or from Anatolia, and to a lesser extent because of those cultural bonds between Turkish Jews and France, which caused many educated Jews either to immigrate to France or to better districts of Istanbul like Etiler or Ulus. Today there are no longer any Jews living in Balat or in Hasköy, the ancestral homeland of the first Sephardi Jews from Spain...

During the Second World War, although the Jews were indeed protected under the laws of the Republic from Nazi anti-semitism, they did, however, suffer under the 'varlık vergisi' ; the 'wealth tax',

---

---

which drove many Jews to sell their homes in Balat and in Hasköy and to move to other areas of Istanbul. With the founding of Israel in 1948, forty percent, or 81,872 Jews from Istanbul and Izmir immigrated to Israel. There are presently fifteen thousand Jews living in Istanbul and Izmir, perfectly integrated in the Turkish social tissue.

This being said, the Jews of Turkey today are merely 'tolerated' by the Turkish government, and often anti-Israelian journalistic rhetoric assimilates them with the Jews of Israel, and thus associates the Turkish Jew with the on-going conflict against the Palestinians. This assimilating journalistic and political rhetoric stigmatizes the Turkish Jew as a defender of Israel, and hence an enemy of the Muslims. It goes without saying that the Turkish Jew treats this stigmatization as a political and religious interloper, alien to his or her commitment to Turkey as a Turkish citizen...

The 2009 incident between Israel and Turkey when the Turkish relief ship, the *Maviyolculu*, was boarded and taken by Israeli paratroopers, is a perfect example of the deepening mistrust between Turkish Muslim and Jew ; newspaper articles in Turkey lashed out at the Jewish population of Turkey as if they had been directly responsible for Israeli military intervention. It is in light of these sad and oversimplified events that the Jews of Turkey ask themselves the same question over and over again : are we full Turkish citizens or simply the same foreigners 'invited' by Sultan Bajazet ? Should we still feel indebted to the 1492 Sultan of the Ottoman Empire although we have lived and thrived in Turkey for centuries, and today, according to our identity cards, are citizens of a Republic ? These existential questions in fact reflect a much deeper ontological discrepancy between Turkish Muslim and Jew, whose long-century relationship seems not to have evolved beyond the invited foreign from an intolerant Spain ; beyond the status of the 'tolerated'...

The article posits thus a dialectics of the ups and downs of this five-hundred year relationship between Turkish Jew and Muslim...

